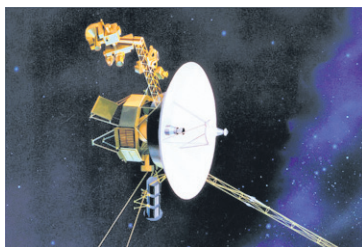


LA PRESSE



ZOOM
ADIEU
VOYAGER 1
PAGE 8



WORLD PRESS 12
LE MONDE
EN 161 IMAGES
PAGES 6 ET 7

ENJEUX

VIOLENCE
EN AMÉRIQUE
CENTRALE



LA GUERRE SANS NOM

L'Amérique centrale avait rangé les conflits sanglants des années 80 au rayon des mauvais souvenirs. Désormais, pourtant, une autre guerre fait rage dans cette région du monde. Aussi meurtrière, sinon davantage. Depuis cinq ans, la violence explose. Selon l'ONU, le Honduras est devenu en 2011 le pays le plus meurtrier de la planète – suivi de près par son voisin, le Salvador. Là-bas, les *maras*, ces gangs de rue ultraviolents, ont reconnu que ça ne pouvait plus durer. Ils ont conclu une trêve sans précédent qui a permis de calmer le jeu... pour le moment. Nos journalistes Isabelle Hachey et David Boily racontent cette guerre qui ne dit pas son nom.

À LIRE EN PAGES 2 À 5

PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE

POOL DE FOOTBALL 2012

INSCRIVEZ-VOUS DÈS MAINTENANT AU POOL DE FOOTBALL ET MESUREZ-VOUS À NOS JOURNALISTES SUR LAPRESSE.CA!

PARTICIPEZ ET COUREZ LA CHANCE DE GAGNER:

- UN NOUVEL IPAD 16 GO
- L'UNE DES 10 CARTES-CADEAUX DE 100\$ ÉCHANGEABLE POUR LES MAGASINS BMR
- L'UNE DES 5 PAIRES DE BILLETS POUR SKI BROMONT POUR LA SAISON 2012-2013

TOUS LES DÉTAILS SUR: LAPRESSE.CA/POOLFOOTBALL



VIOLENCE EN AMÉRIQUE CENTRALE



1 Rue de la morgue, à Tegucigalpa, des croque-morts opportunistes ont converti ce conteneur en boutique de cercueils.

2 Depuis février, les cadavres des détenus qui ont péri dans l'incendie de la prison de Comayagua sont entreposés dans ce camion réfrigéré, devenu annexe de la morgue.

3 Scène de crime trop fréquente à Tegucigalpa. Un chauffeur de taxi a été tué d'une balle dans la tête.

RUE DE LA MORGUE

Le Honduras est le pays le plus meurtrier du monde. Là-bas, une personne est tuée toutes les 76 minutes. Dans la première partie d'un reportage sur cette explosion de violence sans précédent, nos journalistes ont passé une journée à observer la faune étrange, désespérée et parfois désespérante qui peuple la rue de la morgue de la capitale, Tegucigalpa.

Elle s'appelait Yalili Montes. La veille, elle avait quitté son village du Honduras avec ses trois enfants pour rendre visite à sa mère dans la capitale, Tegucigalpa. Cet après-midi de juin, elle est sortie faire des courses. Elle n'est jamais revenue.

On a trouvé son corps sur un trottoir, à l'autre bout de la ville, la tête couverte de sacs de plastique. Asphyxiée à mort, puis jetée d'une voiture comme un déchet.

À Montréal, le sort funeste de Yalili Montes aurait fait les manchettes. À Tegucigalpa, il a à peine mérité un entrefilet. Un meurtre parmi tant d'autres. Une horreur de plus dans un sinistre maelstrom de sang et de fureur.

Il y a longtemps que le Honduras a perdu le compte de ses morts.

Avec un taux stratosphérique de 87 homicides pour 100 000 habitants, ce pays d'Amérique centrale autrefois paisible est officiellement le plus meurtrier de la planète. Ici, 19 personnes sont tuées chaque jour.

Une violence débridée qui menace de plus en plus la stabilité du Honduras.

Une faune étrange

Matin ordinaire à la morgue de Tegucigalpa. Le journaliste Carlos Posadas, surnommé le Faucon, débarque en trombe. Il jette à peine un coup d'œil à la famille anéantie venue récupérer le corps de Yalili Montes.

Le Faucon ne s'intéresse plus à cette histoire. Pour ce chasseur d'images-chocs, c'était la nouvelle

d'hier. Elle a déjà perdu sa valeur marchande.

Carlos Posadas filme une dizaine de scènes de crime par jour. Petit et nerveux, le nez pointu, les sourcils froncés sur des yeux jaunes et perçants, il porte bien son surnom.

Le Faucon fait partie de la faune étrange qui peuple la rue de la morgue.

L'odeur de la mort flotte sur cette rue sans nom et sans issue, derrière l'hôpital de Tegucigalpa.

On y trouve une gargote miteuse où se rassemblent le Faucon et ses collègues. Un conteneur converti en boutique de cercueils par des croque-morts opportunistes. Et, depuis février, un énorme camion réfrigéré où l'on entresse les corps qui n'ont toujours pas été réclamés parmi les 368 victimes du terrible incendie de la prison de Comayagua.

La morgue elle-même, avec son toit de tôle et ses murs lézardés, est en si piteux état qu'elle semble sur le point de s'écrouler.

Chaque semaine, on transporte ici plus de victimes de meurtre qu'en une année entière à la morgue de Montréal.

Assis sur un vieux banc, José Edgardo Simons et Manuel Diaz observent le bal des corbillards qui vont et viennent dans la rue.

Ce sont les marchands de cercueils. Presque tous leurs « clients » proviennent de la morgue. « C'est très efficace, confie José. Les proches sont aveuglés par leur peine. Nous les guidons dans les démarches à suivre. » Les deux hommes n'hésitent pas à se rendre sur les scènes de crime pour faire leur démarchage.

Les bonnes journées, ils concluent leurs ventes avant que les corps ne soient froids.

Il y a de moins bonnes journées. « On nous a déjà lancé des pierres, dit Manuel. Il y avait eu une bagarre après un match de soccer, et un gars s'était fait couper la tête. Personne n'a osé toucher à son corps. Ses proches l'ont enterré eux-mêmes. »

Le bal de la Morguera

Comment le Honduras en est-il arrivé là? Par un cocktail explosif de pauvreté endémique, de gangs de rue ultraviolents, d'institutions fragiles et de profonde crise politique. Par les redoutables cartels de drogue mexicains, aussi, qui ont migré en Amérique centrale.

Depuis 10 ans, Hypolito Cruz conduit la Morguera, une camionnette blanche tristement célèbre pour annoncer le passage de la Faucheuse partout où elle va. Chaque année, constate cet assistant du médecin légiste, les meurtres sont plus nombreux – et plus violents – à Tegucigalpa.

Depuis le temps qu'il fait ce métier, Hypolito sait d'avance si la journée sera calme ou agitée. Les jours de paie, les week-ends et les soirs de match, il s'attend au pire. Et le pire est toujours au rendez-vous. « Il faut être préparé mentalement pour faire ce boulot, sinon ça rend vite fou. »

Rien n'aurait pu préparer Hypolito, pourtant, à l'incendie de la prison de Comayagua, le 14 février. Pendant 48 heures, il a délogé les corps calcinés des détenus, brûlés vifs dans leurs cellules. « J'ai vu beaucoup de

TEXTES
ISABELLE HACHEY

PHOTOS
DAVID BOILY

ENVOYÉS SPÉCIAUX
TEGUCIGALPA

VIOLENCE EN AMÉRIQUE CENTRALE



4 Toute la journée, corbillards et camionnettes chargés de cercueils vont et viennent dans la rue sans nom et sans issue.

5 Le corps de Yalili Montes a été retrouvé sur le trottoir, la tête couverte de sacs de plastique.

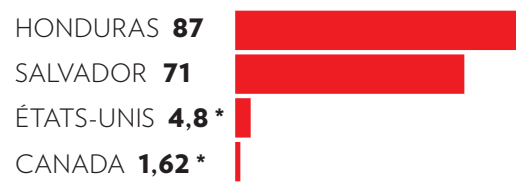
6 Le journaliste Carlos Posadas, surnommé le Faucon.

7 Nilbia Castillo, directrice de Funerario del Pueblo, qui offre des funérailles gratuites aux pauvres.

PHOTO CARLOS POSADAS

LE PAYS LE PLUS MEURTRIER DU MONDE

Taux d'homicide par pays



UNE VIOLENCE QUI EXPLOSE

Taux d'homicide au Honduras



Nombre de meurtres pour 100 000 habitants

LA CAPITALE MONDIALE DU MEURTRE

San Pedro Sula, capitale économique du Honduras, a détrôné Ciudad Juarez, ville frontalière du Mexique, pour devenir la capitale mondiale du meurtre en 2011. Ce triste honneur s'explique par le fait que San Pedro Sula est devenu un point de transit majeur de la cocaïne produite en Amérique du Sud et consommée aux États-Unis.

Depuis peu, les cartels mexicains ont migré en Amérique centrale pour échapper à la lutte contre la drogue lancée par Mexico. Les cartels recrutent les gangs de rue locaux pour s'assurer un passage. Ils achètent les élus, la police et les juges, affaiblissant des institutions déjà fragiles.

En 2011, il y a eu 159 meurtres par tranche de 100 000 habitants à San Pedro Sula – le double de la moyenne nationale au Honduras.

Nombre de meurtres en 2011



meurtres ont été commis au Honduras en 2011

Sources: ONU, Instituto Universitario en Democracia, Paz y Seguridad, Crime in the United States



choses dans ma vie, mais celle-là...»

Tout près de lui, Maria de Jesus Hernandez pleure de douleur et de soulagement. Son fils est mort dans l'incendie. Depuis des mois, elle hante les locaux de la morgue. Mais aujourd'hui, c'est le grand jour: on a enfin identifié le corps d'Ever Pineda grâce à des tests d'ADN.

Maria sert contre elle un cahier rouge rempli de photos et de coupures de journaux qui relatent la tragédie. Elle s'y accroche comme à une

a percuté sa propre voiture, garée devant sa maison.

Elle est ébranlée. Deux semaines plus tôt, en revenant d'une visite chez ses petits-enfants, elle a été victime d'un *secuestro express*, un enlèvement de quelques heures. Cinq hommes armés jusqu'aux dents ont sauté dans sa voiture à un feu rouge.

«Ils ont pointé un fusil sur ma tempe. Je les ai suppliés de ne pas me tuer. Ils m'ont tout pris: mon argent, ma voiture, et ils m'ont laissée en

«C'est horrible, dit Maria Elena. Avant, le Honduras était paisible et calme. Je pouvais sortir tard le soir. Aujourd'hui, c'est impossible. Je ne pensais jamais vivre cela un jour.»

Des chauffeurs de taxi s'arrêtent pour s'informer, la mine basse, du dernier collègue en date à avoir tiré le mauvais numéro. Il s'agit de Franklin Alexander Izaguirre, 42 ans, père de quatre enfants. La nouvelle se répand. Peu à peu, un attroupement se forme derrière le cordon policier.

Parmi eux, Rodolfo Izaguirre observe, impuissant, les portes de la Morguera se refermer sur le corps ensanglanté de son fils. «Quand il est venu à la maison, il y a quelques jours, je lui avais conseillé d'abandonner le taxi. Je lui avais dit que c'était trop dangereux.»

Un marchand de crème glacée se poste derrière le cordon policier. Il fait tinter ses clochettes pour attirer l'attention.

«On ne sait rien»

À la morgue, les membres de la famille de Yalili Montes accusent le choc. Toutes leurs questions restent désespérément sans réponses. Qui? Pourquoi? «On ne sait rien», dit sa sœur Silvia.

Il y a à peine deux mois, ils sont venus à la morgue pour un cousin, dont la voiture a été criblée de balles.

La famille attaque le cercueil de bois dans la boîte d'une vieille camionnette rouillée. Puis le véhicule bringuébalant quitte la rue de la morgue.

Elle s'appelait Yalili Montes. Le monde l'a déjà oubliée.

bouée. Dans quelques minutes, elle tirera enfin son garçon de cet affreux camion réfrigéré, de cette rue sans nom qu'elle ne supporte plus.

Mort pour quelques dollars

Début de l'après-midi. La Morguera est appelée à San Ignacio, un quartier riche de Tegucigalpa. Un chauffeur de taxi a été tué d'une balle dans la tête. Le deuxième en moins de 12 heures.

Comme toujours, le Faucon arrive avant tout le monde. Il file à moto pour battre les enquêteurs de vitesse. Toujours seul. Au Honduras, il est interdit aux hommes de se déplacer à deux à moto: trop de meurtres ont été commis de cette manière.

Le Faucon tourne ses images et repart aussi vite qu'il est venu.

Maria Elena Avila a entendu les coups de feu et le fracas du taxi qui

pleine nuit dans une zone isolée.»

L'an dernier, le gouvernement a déployé l'armée dans les rues dans l'espoir de mater la violence. Des militaires patrouillaient dans les quartiers pauvres, où sont commis la majorité des meurtres. Mais cette démonstration de force n'empêche pas les gangs de rue de régner en maîtres sur les bidonvilles qui ceinturent la capitale.

Le Honduras est dépassé: 98% des meurtres ne sont jamais résolus. Ici, on tue en toute impunité. Pour presque rien. «Ce chauffeur de taxi, on l'a sans doute tué pour 25\$», se désole Maria Elena en fixant du regard l'homme affalé derrière son volant.

Le centre-ville se vide quand tombe la nuit. Les Honduriens s'enferment chez eux à double tour, prisonniers de la violence. Les tueurs, eux, sont libres comme l'air.

VIES DE MISÈRE, FUNÉRAILLES GRATUITES

En campagne électorale dans les bidonvilles de Tegucigalpa, Ricardo Alvarez a été choqué de voir les gens enterrer leurs morts dans des sacs-poubelles. Alors, il a fait une promesse hors du commun: des funérailles gratuites pour ceux qui sont incapables d'offrir un enterrement digne à leurs proches.

Six ans plus tard, les «Funérailles du peuple» du maire Alvarez sont plus populaires que jamais. Et la grande majorité de ses «clients» ont trouvé la mort au bout d'une lame ou d'un fusil avant d'avoir atteint l'âge de 25 ans.

Pour la directrice de Funerario del Pueblo, Nilbia Castillo, enterrer une victime du cancer ou d'un accident de la route est presque devenu un événement.

Au Honduras, une personne est tuée toutes les 76 minutes. La vague de violence a submergé les quartiers pauvres des grandes villes, où des gangs de rue, les *maras*, sèment la terreur.

Là-bas, la vie ne vaut pas cher, et les funérailles sont gratuites.

— Isabelle Hachey

VIOLENCE EN AMÉRIQUE CENTRALE



PHOTO TOMAS MUNITA THE NEW YORK TIMES

Un membre du gang de la 18^e Rue, un des plus violents d'Amérique centrale. Cette année, les leaders de ce gang et de celui de la Mara Salvatrucha ont négocié une trêve derrière les portes closes d'une prison à sécurité maximale de San Salvador. Depuis, la violence a considérablement diminué.

TRÊVE ENTRE LES GANGS DE RUE AU SALVADOR

UN PACTE AVEC L'ENNEMI

Depuis cinq ans, la violence a explosé en Amérique centrale. Il y a plus de meurtres dans cette région du monde que dans n'importe quel pays en guerre. Jusqu'ici, les autorités ont surtout tenté la répression pour mettre fin au carnage. Sans succès. Mais au Salvador, on a plutôt décidé de négocier avec les gangs de rue. Et ça marche.

ISABELLE HACHEY
SAN SALVADOR

Le 14 avril dernier, il s'est passé quelque chose au Salvador qui a fait les manchettes de tous les journaux. Ou plutôt, il ne s'est rien passé. Pas un seul meurtre de la journée. C'était la première fois depuis quatre ans. Jubilant, le président Mauricio Funès s'est félicité de ces 24 heures exceptionnelles.

Que l'on considère une journée sans meurtre comme un événement montre à quel point le Salvador s'est enfoncé dans la violence depuis quelques années. Selon l'ONU, ce petit pays d'Amérique centrale est, après le Honduras voisin, le plus meurtrier du monde.

Les rivalités entre *maras*, ces gangs réputés pour leur violence extrême, sont en grande partie responsables du bain de sang. Forts de 30 000 à 50 000 membres, ils forment de véritables armées.

Jusqu'à cette année, le taux d'homicide surpassait même celui des années 80, quand la guerre civile faisait rage au Salvador.

C'en était trop. Même pour les maras. Trop de meurtres, trop de violence, trop de sang. « Nous vivons dans une situation de guerre et nous sommes arrivés à la conclusion que cela devait cesser », a déclaré, le 11 mars, le chef de gang Carlos Ernesto Mojica.

Du fond de sa prison, il venait d'annoncer une trêve négociée secrètement entre les deux principaux gangs du Salvador, le gang de la 18^e Rue et la Mara Salvatrucha.

Le mot d'ordre a été suivi. Dans la première moitié de l'année 2012, le taux d'homicide a chuté de 32 % dans ce pays de 6 millions d'habitants, selon le ministère de la Sécurité publique. Les enlèvements ont chuté de 50 %.

Ni le Honduras ni le Guatemala, qui tentent eux aussi de juguler une explosion de violence liée aux maras, n'ont réussi un tel tour de force. Cela n'empêche pas de nombreux Salvadoriens d'avoir du mal à croire à cette paix trop fragile.

Un loup repentant

Pour pénétrer dans le quartier de Rafael, non loin de San Salvador, il faut montrer patte blanche à des gardiens armés. À l'intérieur du quartier clôturé, d'autres gardiens patrouillent dans les rues presque désertes.

Ici, les gens ont pris les grands moyens pour se protéger des gangsters, qui violent, tuent, se livrent au trafic de drogue et saignent les commerçants en exigeant d'eux une « taxe de guerre » pour brasser des affaires sur leur territoire.

Ironiquement, le loup habite au cœur de la bergerie. Rafael est membre du redoutable gang de la 18^e Rue, comme en font foi les tatouages qui couvrent son corps. Son bungalow est sale, saturé de fumée de cigarette. Les fenêtres sont recouvertes de papier d'aluminium.

Il s'est joint au gang à 14 ans, après avoir subi l'initiation :

pendant 18 longues secondes, les membres du gang l'ont battu sans pitié. Les filles, elles, doivent subir un viol collectif pour être admises.

À 29 ans, Rafael est un survivant. La plupart de ses amis sont morts ou en prison. Il avoue qu'il a des regrets. « Quand on atteint mon âge, on devient plus mûr, dit-il. On commence à se rendre compte du mal qu'on s'inflige, à soi et à son pays. »

Un produit des États-Unis

L'histoire de Luis Ernesto Romero ressemble à celle de milliers d'autres. Il a fui le Salvador et la guerre civile en 1985.

« Je me souviens des gens morts dans la rue, des têtes et des bras coupés. »

Il avait 14 ans quand l'armée l'a recruté pour combattre la guérilla. « J'avais un fusil et un uniforme. Alors ma mère a payé des "coyotes" pour organiser ma fuite aux États-Unis. »

Le voyage a été périlleux. À la fin, quand il s'est extirpé du coffre d'une vieille Oldsmobile, il était à Los Angeles. « J'ai vu Disneyland et je me suis dit que j'avais réussi. J'étais au pays de Mickey Mouse ! »

Il n'allait pourtant pas vivre un conte de fées.

Au bout d'un an à traîner sur les trottoirs, il a rencontré des membres du gang de la 18^e Rue. Auprès d'eux, il a trouvé la protection dont il avait besoin pour survivre dans les rues sans pitié de Los Angeles.

« Tout le monde nous détestait : les Noirs, les Blancs, les autres Latinos. Nous avions peur. Quand on se joint à un gang, ce sont les autres qui se mettent à avoir peur de nous. »

Luis Ernesto Romero affirme qu'il n'a jamais tué sans raison. « J'utilisais mon arme quand on voulait me tuer. » Il a été jeté en prison à 36 reprises avant d'être expulsé au Salvador.

Entre 1998 et 2005, des dizaines de milliers d'immigrés accusés de délits criminels aux États-Unis ont ainsi été renvoyés en Amérique centrale. Plusieurs étaient membres des gangs de Los Angeles.

Ce débarquement massif a

submergé le Salvador, le Honduras et le Guatemala, qui n'étaient pas préparés à recevoir autant de criminels endurcis – encore moins à les réhabiliter. Les gangs ont repris leurs activités – et ont trouvé des milliers de recrues dans les bidonvilles surpeuplés.

Tous les ingrédients étaient réunis pour une explosion de violence.

L'échec de la répression

Comme les autres nations latino-américaines, le Salvador a tenté d'enrayer le crime avec des lois antigangs très dures – sans succès. L'opération Mano dura, lancée en 2004, a plutôt provoqué une flambée de violence.

Même constat amer au Mexique, où la guerre du gouvernement contre la drogue a fait 50 000 morts dans les dernières années.

« Les mesures répressives n'ont jamais fonctionné », constate Vogel Castillo, qui s'intéresse au phénomène des gangs dans le cadre de ses études à l'University of North Texas.

Cette fois, le Salvador croit enfin avoir trouvé une solution.

Mais cette « paix de la mafia », négociée derrière les portes closes d'une prison à sécurité maximale de San Salvador, soulève de sérieux doutes, d'autant plus que les causes profondes de la violence – la pauvreté, la corruption, l'impunité – n'ont pas disparu.

« Le grand défi, après cette trêve, sera de réintégrer les membres de gang dans la société, dit M. Castillo. Ici, les hommes tatoués des pieds à la tête font peur. Ils sont stigmatisés. »

Dans son bungalow crasseux, Rafael parle de l'importance d'offrir aux membres des gangs « un mode de vie plus productif ». Il parle de la trêve comme de la première étape du « processus de paix ».

À ceux que rebute l'idée de négocier avec l'ennemi, Rafael rétorque que les résultats sont là. Chaque mois, on envoie 250 Salvadoriens de moins à la morgue. Peu importe les moyens, c'est un argument qui a du poids.

VIOLENCE EN AMÉRIQUE CENTRALE



1 Un gardien de sécurité privé comme on en trouve devant tous les commerces de Tegucigalpa, la capitale du Honduras.

2 Ancien membre du gang de la 18^e Rue, Luis Ernesto Romero dirige Homies Unidos, un organisme qui tente de prévenir la violence en réinsérant les membres de gangs dans la société.

3 Rafael, membre de gang, pense que le sang doit cesser de couler au Salvador. Il parle de la trêve comme de la première étape d'un « processus de paix ».

PHOTOS DAVID BOILY, LA PRESSE

L'EFFET DE LA TRÊVE AU SALVADOR

Les enlèvements ont chuté de

↓ 50%

Le taux d'homicide a chuté de

↓ 32%

Pour la première moitié de l'année 2012

Source : ministère de la Sécurité publique du Salvador

AU PAYS DE TOUS LES DANGERS

ISABELLE HACHEY
TEGUCIGALPA

La nuit venait de tomber. Alejandro Vargas et son copain Carlos Pineda rentraient à la maison après avoir célébré un d'anniversaire chez des amis. Les deux étudiants roulaient dans un quartier aisé de Tegucigalpa, la capitale du Honduras.

On a retrouvé leurs corps dans une zone isolée, à l'extérieur de la ville. Ils avaient été exécutés d'une balle dans la tête.

Les policiers ont raconté à la mère d'Alejandro, Julieta Castellano, que les meurtres étaient liés à une affaire de drogue et de gangs de rue. C'est l'explication d'usage au Honduras, le pays le plus meurtrier de la planète – où 9 homicides sur 10 ne sont jamais résolus.

Julieta Castellano n'y a pas cru. Rectrice de l'Université autonome du Honduras, elle a mené sa propre enquête. On a tenté de l'en empêcher. On l'a menacée. Elle a persisté et a découvert que les meurtriers étaient en fait... des policiers.

« C'était le soir du 22 octobre 2011, raconte-t-elle. Les agents ont fait feu sur la voiture et ont blessé mon fils. Son ami a supplié les policiers de le conduire à l'hôpital. Mais plutôt que les aider, ils les ont emmenés hors de la ville, où ils les ont assassinés tous les deux. »

Dans ce pays ultraviolent, les policiers sont presque aussi dangereux que les narco-trafiquants. Le jour, ils rançonnent les automobilistes. La nuit, certains d'entre eux se transforment carrément en tueurs. « Le crime organisé a infiltré la police nationale à tous les échelons », dit M^{me} Castellano. Les opérations de narcotrafic sont parfois menées par les agents eux-mêmes. Leurs patrons, soudoyés par les cartels mexicains, ferment les yeux. Et roulent en voiture de luxe.

Les Honduriens sont habitués aux macabres faits divers qui défilent à cœur de jour sur leur écran de télé. Ici, un massacre en chasse un autre.

Il reste que le meurtre d'Alejandro Vargas et Carlos Pineda a soulevé un fort vent d'indignation. Le scandale a forcé le gouvernement à nettoyer les forces policières de ses éléments les plus corrompus. Des dizaines de chefs de police ont été limogés. Jusqu'ici, 176 agents ont été accusés de vol, de meurtre, d'enlèvement et de trafic de drogue.

Une réforme bienvenue, mais encore loin d'être achevée.

Des enfants perdus

« Il y a 87 morts violentes par tranche de 100 000 habitants au Honduras. C'est pire que l'Afghanistan ou l'Irak. Et ce n'est pas qu'un chiffre; c'est la réalité que nous vivons tous les jours. Il est difficile de mener une vie normale. Les rues se vident à 19h chaque soir. Les prisons débordent. Les gens ont été abandonnés à leur sort », se désespère José Manuel Capellin, directeur du refuge pour enfants Casa Alianza.

« Cette terrible violence a de multiples causes. D'abord, 40% de la population vit sous le seuil de la pauvreté. Ensuite, il y a la désintégration des familles provoquée par la migration massive aux États-Unis, en plus des centaines de milliers d'armes en circulation, de la corruption et de l'impunité », ajoute-t-il.

Dans ce pays où 51% de la population a moins de 18 ans, les victimes sont trop souvent des enfants.

Depuis 25 ans, M. Capellin a tiré des milliers de jeunes des rues de Tegucigalpa. Ses pensionnaires le surnomment *abuelo* (grand-papa). Leurs yeux brillent quand ils aperçoivent ce gros ours à l'épaisse moustache. Ils étirent leurs bras maigres pour l'enlacer avec tendresse.

Le regard de grand-papa s'assombrit. Il sait trop bien que, parmi ces enfants, quelques-uns passeront entre les mailles de son filet.

« La semaine dernière, nous avons perdu trois enfants. Une fille de 14 ans a été violée et assassinée tout près d'ici, au centre-ville, et deux garçons de 14 et 17 ans ont été tués dans une querelle entre gangs de rue. »

Le refuge a son propre cimetière, où sont enterrés 80 enfants assassinés. « Nous essayons de les protéger dans la vie, mais aussi dans la mort. Personne d'autre ne s'occupe d'eux. »

M. Capellin est convaincu que le gouvernement du Honduras fait fausse route en misant sur la répression. « La réponse est toujours d'envoyer plus de policiers, qui battent les jeunes ou les tuent. C'est plus complexe. Il faut lutter contre des modèles économiques qui appauvrissent les gens et les empêchent de trouver des emplois. »

Il craint de voir son pays s'enfoncer encore plus dans la violence. « Il faut s'intéresser à la prévention et à la réintégration des membres de gang dans la société. Sans quoi le chemin sur lequel notre pays est malheureusement engagé sera sans retour. »

NOTRE VIDÉO >



Sur www.LaPresse.ca/honduras
Regardez notre vidéo sur l'explosion de violence au Honduras

ENJEUX

WORLD PRESS 12


PHOTO DE L'ANNÉE 2011

Samuel Aranda, Espagne
The New York Times

Fatima al-Qaws console son fils Saïd (18 ans), blessé lors d'une manifestation à Sanaa, au Yémen, le 15 octobre 2011.



Présentée au Marché Bonsecours jusqu'au 30 septembre, l'exposition 2012 du World Press Photo rassemble 161 images de photojournalistes sélectionnées par un jury d'experts parmi

plus de 100 000 clichés soumis au concours par 5247 photographes provenant de 124 pays. Ces images représentent un résumé de l'actualité dans le monde pour la dernière année, une sorte de pouls de notre Terre. Cette année, les photographies prises dans les pays arabes à l'occasion de mouvements populaires et celles rendant compte des désastres provoqués par le tsunami au Japon dominent les différentes catégories de l'actualité internationale. L'exposition, qui a accueilli l'an dernier quelque 32 000 visiteurs, ne s'intéresse toutefois pas seulement à la misère mais aussi à la nature, au printemps érable et au sport comme en témoigne cette photo (dans la page de droite) de rugbymen irlandais bataillant dans la boue pour conquérir leur ballon ovale. Des photos sur la réalité du monde d'une qualité exceptionnelle. « Nous sommes tellement inondés d'images que nous avons tendance à oublier le travail, le talent, le professionnalisme et le courage de ceux et celles qui font ce travail quotidien de chasseurs d'images dans tous les pays du monde », rappelle le journaliste Dennis Trudeau, porte-parole du World Press Photo 2012.

— Éric Clément


SPOTS D'INFORMATION

1^{er} PRIX

Yuri Kozyrev, Russie

Noor Images

Le photojournaliste Yuri Kozyrev a réalisé ce cliché pour le magazine *Time* le 11 octobre 2011 alors qu'il suivait les rebelles libyens à Ras Lanouf.

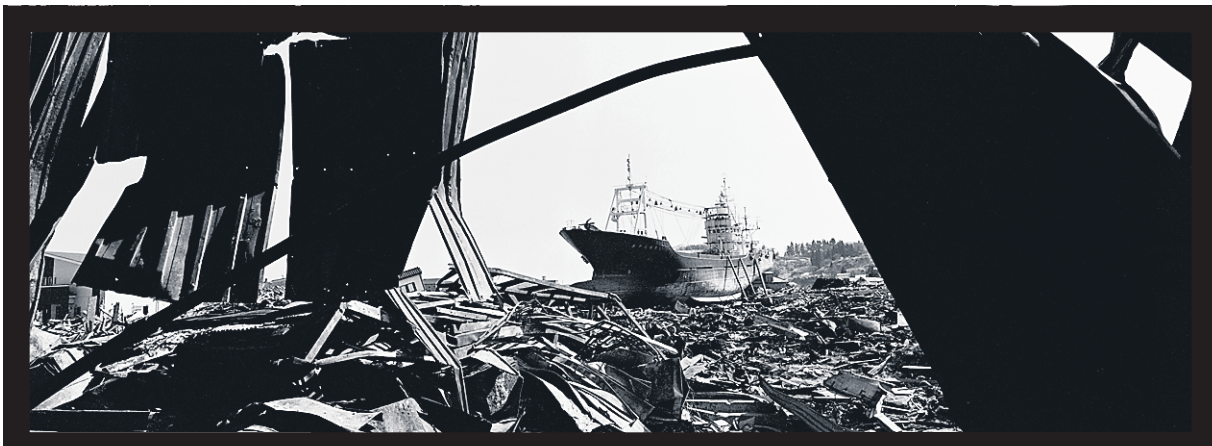

VIE QUOTIDIENNE

1^{er} PRIX

Alex Majoli, Italie

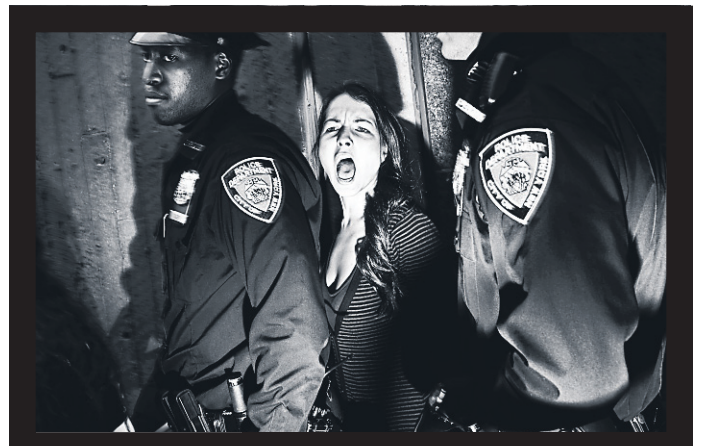
Magnum Photos

Réaction de manifestants de la place Tahrir, au Caire, Égypte, à un discours télévisé du 10 février 2011, dans lequel le président égyptien Hosni Moubarak dit ne pas vouloir quitter le pouvoir.



REPORTAGE - VIE QUOTIDIENNE
2^e PRIX
Paolo Pellegrin, Italie
Magnum Photos

Plusieurs photographies décrivant la désolation résultant du tsunami au Japon sont exposées cette année, dont celle-ci, prise en avril 2011 et publiée dans le *Zeit Magazin*.



FAITS DIVERS
2^e PRIX

Tomasz Lazar, Pologne

Manifestante arrêtée lors des protestations contre le *stop-and-frisk*, une méthode de contrôle et de fouille de la police new-yorkaise, à Harlem, le 21 octobre 2011.



SPORTS / 2^e PRIX
Ray McManus, Irlande
Sportsfile

Demi de mêlée: les équipes de rugby de Dublin, Old Belvedere et Blackrock, s'affrontent dans la boue irlandaise. Score final: 10 à 9.



REPORTAGES - SUJETS CONTEMPORAINS
1^{er} PRIX
Stephanie Sinclair, États-Unis
VII Photo Agency

Cette photo publiée dans le magazine *National Geographic* est issue d'un long travail de Stephanie Sinclair sur les mariages arrangés dont des jeunes enfants sont victimes, ici au Yémen.



PHOTOS ISOLÉES
1^{er} PRIX

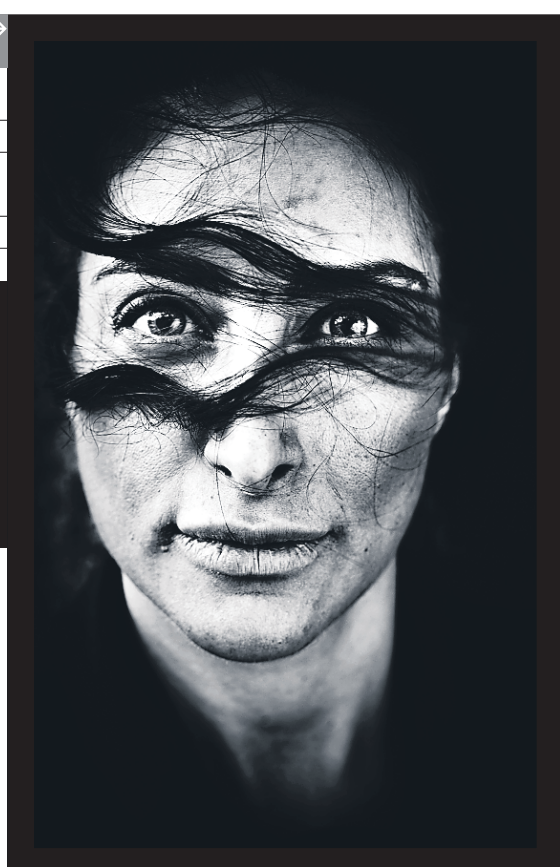
Brent Stirton, Afrique du Sud
Getty Images

Cette photo de Maria, droguée et prostituée de la ville de Kryvyi, en Ukraine, a été publiée dans le *Sunday Times Magazine*.

PORTRAITS

1^{er} PRIX
Laerke Posselt, Danemark
Politiken

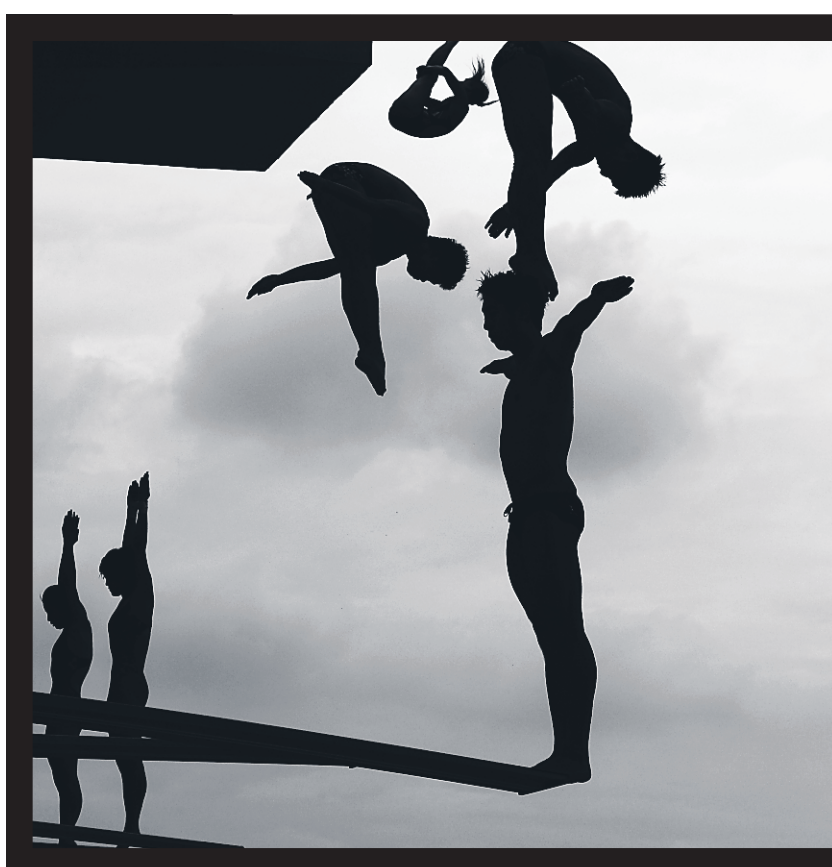
Mellica Mehraban, actrice née en Iran et vivant au Danemark.



REPORTAGES - SPORTS

2^e PRIX
Adam Pretty, Australie
Getty Images

FINA Championnat du monde des sports aquatiques, Shanghai, Chine



ZOOM

DANSE D'ADIEU

Elle a été lancée il y a 35 ans cette semaine. Elle nous a donné les premières images de volcans sur une lune de Jupiter et s'est approchée des mystérieux anneaux de Saturne. Elle est allée plus loin qu'aucun autre engin construit par l'être humain ne l'a jamais fait. Et bientôt, elle quittera pour de bon la petite étoile qui l'a mise au monde. La sonde *Voyager 1* « danse aux limites » du système solaire, a déclaré mercredi Ed Stone, responsable scientifique à l'Institut de technologie de Californie. Une dernière étape, d'une durée incertaine, avant de plonger dans l'espace interstellaire...

— Judith Lachapelle

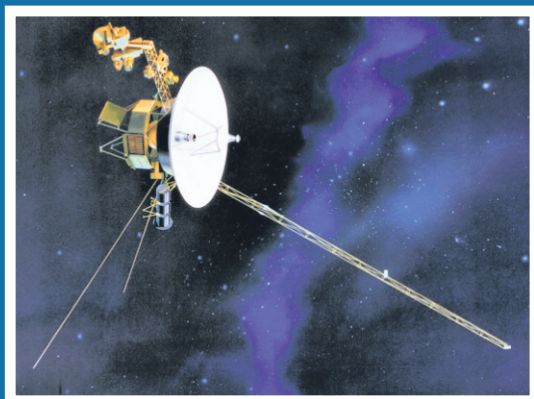


PHOTO AFP

Voyager 1

Lancée le 5 septembre 1977. Distance actuelle du Soleil: 18,2 milliards de kilomètres

Héliopause

Limite de l'héliosphère, où se rencontrent les vents solaires et vents interstellaires.

Héliosphère

Bulle de particules solaires à l'intérieur de laquelle se trouvent le Soleil, ses planètes et tous les autres corps du système solaire.

Onde de choc

Les scientifiques ont toujours supposé qu'une onde de choc se produisait juste à la sortie de l'héliopause, lorsque les particules ralenties et chargées d'énergie s'accumulent. Mais ils n'en sont plus si sûrs, notamment parce que le système solaire se déplace plus lentement qu'ils ne l'avaient cru dans l'espace interstellaire.

Voyager 2

Lancée quelques mois avant sa sœur, *Voyager 2* a aussi visité Jupiter et Saturne, mais sa mission l'a ensuite dirigée vers Uranus et Neptune. Elle est toujours, à ce jour, le seul engin spatial à avoir visité ces planètes. Distance du Soleil: 14,9 milliards de kilomètres

Choc terminal

Endroit de l'héliosphère où la vitesse du vent solaire diminue en deçà de la vitesse du son. *Voyager 1* a traversé cette limite en décembre 2004, et *Voyager 2* en août 2007.

Héliogaine

Zone entre le choc terminal et l'héliopause. Les particules solaires entrent en collision avec les particules interstellaires et perdent de la vitesse.

Espace interstellaire

Dernière frontière avant l'inconnu

Voyager 1 est en train de finir de traverser l'héliosphère, cette grosse bulle aplatie qui enveloppe le système solaire. Combien de temps cela lui prendra-t-il encore avant d'atteindre l'héliopause, la fin de l'héliosphère? On l'ignore. C'est que l'emplacement précis de l'héliopause est inconnu. Pour essayer de situer *Voyager 1*,

les scientifiques demandent aux instruments de la sonde de mesurer la vitesse de déplacement des particules qui l'entourent. Dans un article paru dans *Nature* cette semaine, le professeur Robert Decker, de l'Université Johns Hopkins, a évalué qu'il s'agissait d'une question « de jours, de mois ou d'années »...

Et après? Les scientifiques estiment que les sondes *Voyager* continueront à donner de leurs nouvelles jusqu'en 2020 ou 2025, au moment où les instruments cesseront de fonctionner. D'ici là... « Une chose que *Voyager* nous a enseignée, a dit son responsable Ed Stone, c'est de se préparer à être surpris! »

17 km par seconde

Vitesse de croisière de *Voyager 1*

17 heures

Délai entre l'émission d'une commande à partir de la Terre jusqu'à sa réception par la sonde *Voyager 1*

23 watts

Puissance du transmetteur de la sonde *Voyager* (l'équivalent d'une ampoule de frigo)



Bouteille à la mer interstellaire

« Nous essayons de survivre à notre temps, ainsi nous pouvons vivre dans le vôtre. Nous espérons un jour, quand nous aurons résolu le problème auquel nous faisons face, rejoindre une communauté de civilisations galactiques. Ce disque représente notre espoir, notre détermination et notre bonne volonté dans un univers vaste et impressionnant. »

— Message du président américain Jimmy Carter, gravé sur le disque d'or de *Voyager*

JUDITH LACHAPPELLE

« Amis de l'espace, comment allez-vous? Avez-vous mangé? Venez nous visiter si vous avez un moment », dit une voix dans un dialecte de l'est de la Chine. « Salutations à nos amis dans les étoiles. Nous espérons vous rencontrer un jour », dit une autre voix, en arabe. « Bonjour de la part des enfants de la planète Terre », dit un enfant en anglais.

Des messages semblables en 55 langues ont été gravés sur des disques d'or fixés sur les flancs des deux sondes *Voyager*. Les extraterrestres qui pourraient trouver l'engin (les chances sont faibles, et ça ne devrait pas se produire avant 40 000 ans...) découvriront aussi 116 images de la Terre, des sons, 90 minutes de musique, des formules mathématiques, des schémas astronomiques qui racontent qui sont les Terriens, les habitants

de cette planète bleue. Le « Golden Record » était le second message du genre envoyé dans l'espace, après la rudimentaire plaque posée sur les sondes *Pioneer 10* et *11* au début des années 70.

Une véritable « arche de Noé culturelle », a raconté l'astrophysicien et auteur Carl Sagan, chef de l'équipe de conception.

Le Golden Record contient même une retranscription des ondes émises par le cerveau de l'une des membres de l'équipe, Ann Druyan. Ces ondes, savaient les scientifiques, sont influencées par les pensées du sujet. « Serait-il possible, s'est dit Ann Druyan, qu'une civilisation très avancée de plusieurs millions d'années déchiffre ainsi les pensées humaines? » Si c'est le cas, les extraterrestres découvriront l'état d'esprit troublé d'une femme de 27 ans qui, deux jours avant l'enregistrement, avait reçu une déclaration d'amour de Carl Sagan, son futur mari...

